LE

CHEVEU BLANC

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 16 mars 1860.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

FORMAT GRAND IN-18.

SCÈNES ET PROVERBES, un volume.
SCÈNES ET COMÉDIES, un volume.
BELLAH, un volume.
LA PETITE COMTESSE, un volume.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, un volume.

LE POUR ET LE CONTRE, comédie en un acte, en prose.
LA CRISE, comédie en quatre actes, en prose.
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en deux actes, en prose.
LE VILLAGE, comédie en un acte, en prose.
LA FÉE, comédie en un acte, en prose.
DALILA, drame en six parties.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, comédie en cinq actes, en prose.
LA TENTATION, comédie en cinq actes, en prose.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

LE
CHEVEU BLANC

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

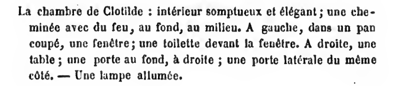
PERSONNAGES

FERNAND DE LUSSAC.............	M. DUPUIS.
CLOTILDE......	Mmes ROSE CHÉRI.
LOUISON.....	GEORGINA.

La scène se passe à Paris.

LE

CHEVEU BLANC



La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant ; une cheminée avec du feu, au fond, au milieu. A gauche, dans un pan coupé, une fenêtre ; une toilette devant la fenêtre. A droite, une table ; une porte au fond, à droite ; une porte latérale du même côté. — Une lampe allumée.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, entrant par la petite porte du fond. Elle porte quelques objets de toilette. Regardant à la pendule.

Deux heures déjà !... Dieu ! comme j'ai dormi !.. Ils ne peuvent tarder à rentrer maintenant... Mon feu va bien ?... Oui... Je n'ai rien oublié de ce que Madame m'a recommandé ?.. Non, rien !... Dieu ! qu'elle était donc gentille, ce soir, Madame, avec sa jolie toilette !... Mais à quoi bon tant de frais pour un oiseau comme Monsieur !... Comme je dis, autant vaudrait être veuve !... Après ça, puisque ça leur convient... (Clotilde entre par la porte latérale à droite, en toilette de bal, avec un bournous.)

CLOTILDE.*

Ma pauvre Louison, nous te faisons veiller bien tard !

LOUISON.

Dame! il n'est pas bonne heure, Madame! (Fernand parait à la porte de droite, tenant un bougeoir allumé. Il est en toilette de bal, avec un paletot dont le col est relevé.)

CLOTILDE, à Louison.

Va, ma bonne fille, je t'appellerai. (Louison sort.)

SCÈNE II.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Bonsoir, vous!

FERNAND.

Bonsoir. (De la porte.) Oh! quel bon petit brasier vous avez!

CLOTILDE.

Dieu merci... car je tourne au glaçon.

FERNAND.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clef de ma chambre... Au surplus, ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous dégourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment.... diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très-bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez. (Il entre.)

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah! pardon. (Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.)

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non... non... Je vous suis obligé... je ne veux pas faire d'installation... je veux simplement rétablir la circulation.... Tiens! cela rime.

CLOTILDE. Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.

Pourquoi emportez-vous toujours la clef de votre chambre, — comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh! c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud... parbleu! eh! oui, vous avez dû le voir cent fois chez votre mère quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire... car les choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, — comme tout le monde, — les clefs aux portes et même aux meubles... Un soir, justement, j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or, il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout... seulement je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée... c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir... Une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach?

FERNAND.

Bah !

CLOTILDE.

Daussy, alors?

FERNAND, avec un peu d'impatience.

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe.

CLOTILDE, tranquillement.

Horrible ! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût ?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés. (Il reprend son bougeoir.)

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé ?

FERNAND.

Pas le moins du monde ; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi ! est-ce parce que je suis debout? Me voilà assise. (Elle se jette dans un fauteuil.) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre. — Comment avez-vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand, dites-moi donc quel âge vous avez au juste?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que madame de Liais me le demandait ce soir avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

Et en quoi cela intéresse-t-il madame de Liais?

CLOTILDE.

Ah! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait : « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que. —Comment! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal! » Là-dessus elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément; mais pour ce qui est de madame de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait que réellement je tombe de surprise... (Il rabat le collet de son paletot.) lorsqu'il m'arrive, comme ce soir encore, de recevoir une déclaration à bout portant, — et, ma foi! une déclaration des plus sortables.

CLOTILDE, avec nonchalance.

Cela arrive aux hommes, ces choses-là?

FERNAND.

Cela m'arrive.

CLOTILDE.

Vous êtes si beau!

FERNAND.

Ce n'est pas que je sois beau.

CLOTILDE.

Si fait, allez, c'est cela.

FERNAND.

Non. Je suis laid, au contraire; je suis difforme; mais que voulez-vous? il y a des personnes dans le monde qui ont des goûts mystérieux... Je ne suis pas chargé d'expliquer le fait, je le constate. — Décidément je vous laisse. (Il reprend son bougeoir et se dirige vers la porte.)

CLOTILDE.

Allons... il paraît que c'était là la soirée aux déclarations, ce soir.

FERNAND, s'arrêtant.

Ah?

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela pour vous retenir, je constate.

FERNAND.

Croyez-vous m'apprendre une grande nouvelle? Est-ce que je ne sais pas que, ce soir, à onze heures et demie, on vous a remis un billet?

CLOTILDE, se levant vivement.

Monsieur, cela n'est pas.

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis un billet précisément; mais M. de Termes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit... il y a mis un peu de temps... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.

CLOTILDE, jetant le carnet sur la table.

Le voici.



FERNAND, froidement.

Voyons, point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE. Elle le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant.

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

FERNAND.

Il est possible.

CLOTILDE.

Et ici, apparemment?

FERNAND.

Ici comme ailleurs. (Ricanant.) N'avez-vous pas un jardin sous votre balcon, et une petite porte secrète à votre jardin? C'est une disposition à l'espagnole qui n'aura pas échappé à M. de Termes, jeune homme aussi clairvoyant qu'intrépide, et, en tous cas, il n'est pas sans exemple, dans les fastes militaires, qu'un carré de papier, à peine large comme une feuille de ce carnet, ait livré à l'ennemi le plan géométral d'une place assiégée... Oh! je dois vous avertir, Madame, que ces hausse-

ments d'épaules et ces lèvements d'yeux, par lesquels vous semblez appeler le plafond à témoin de votre innocence et de ma barbarie, sont des symptômes à double face dont les vieux juges se préoccupent médiocrement...

CLOTILDE, avec vivacité.

Et je vous avertis, moi, que ces ricanements, ce ton dédaigneux, cette forfanterie de fatuité et d'indifférence dont vous récompensez mon hospitalité, sont d'étranges moyens de ramener un cœur un peu fier, et que de telles provocations sont plus faites pour achever de perdre une femme que pour la sauver!

FERNAND.

Eh! je ne prétends sauver personne, ma chère enfant... ne vous fâchez pas. Ne brisez pas votre éventail qui n'en peut mais... Je me retire sous ma tente; mais, soyons justes : en fait de provocations, vous avez eu l'honneur du premier feu. Sans parler de mon aventure de Michaud, que vous vous êtes divertie à me faire conter d'une façon absurde, vous ne m'avez pas, dès l'abord, décoché une syllabe qui ne fût armée en guerre... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix... que dis-je? d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... en avez-vous

assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, Madame, dans l'ordre moral, aucun reproche... essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste sur l'honneur qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade... pas autre chose. Je vais plus loin : je confesse que ma conduite personnelle ne m'a laissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de vous... ainsi, j'espère que je joue largement. Au reste, comme vous voudrez; mais pas de réponse, — pas de conseil.

CLOTILDE.

C'est indispensable?

FERNAND.

Tout à fait.

CLOTILDE.

Comment me demandez-vous cela?

FERNAND.

Je vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez eu à vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche essentiel?

CLOTILDE.

Essentiel, dites-vous? (Elle pose sa tête dans sa main.)

FERNAND.

Ah! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE. Elle le fait un peu attendre, et reprend avec dignité.

Non, Monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

Hem! (Après une pause.) Eh bien, madame, je vous engage fortement à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

C'est une pure escroquerie!

FERNAND.

C'est un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, et, qui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me croire... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre d'une arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous... je me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant, vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale... vous ririez de moi si je touchais cette corde... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir... vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais, quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE s'assied à droite; son mari reste debout, appuyé sur la table qui les sépare.

La!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel, qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites.

FERNAND.

Non, non, Madame; c'est authentique... Eh! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, Madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, Madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa première ride dans sa glace, cela est dur toujours... mais la voir, la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant... cela est

mortel!... Et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, madame Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... une femme si gaie, disiez-vous!... Eh bien, je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... et cela pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Termes... par un phénomène d'optique très-connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai?

FERNAND, froidement, s'asseyant.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres... car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin, c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galants pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères; je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, Madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méritoires qu'ils étaient immérités... je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse d'ailleurs une entière liberté.

CLOTILDE. Elle se lève, après lui avoir imposé silence d'un geste mystérieux.

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir

jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille, car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens. (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE III.

FERNAND, seul, pensif.

Hon... Qu'est-ce que cela veut dire?.. Pourquoi prend-elle mon bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser... Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble... une simple distraction? Non... elle est partie résolûment, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... Il y a une porte dérobée à l'appartement de Louison. (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?.. Une fuite... un *escampativos!* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?.. Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Termes avec notre petite voisine... les femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?.. Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins quelle n'ait voulu me donner de la jalousie?.. Mais dans quelle intention?.. C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (s'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu

garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!.. je suis effaré... je suis consterné... je suis ridicule!.. Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Auguste, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà! (Il regarde à sa montre.) Je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate .. (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantonnant le duettino de DON GIOVANNI : « La cidarem, la mano tra la la... » Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes... passons-les du moins à notre aise... (Il s'assied et se renverse dans un fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparaît en robe de chambre : il se retourne avec une nuance d'embarras et dit à part :) Qu'elle est pâle!

SCÈNE IV.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Je disais bien... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit! Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt.

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve. (Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref. — Avec une expression de crainte.

L'heure des crimes, en effet... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?.. Ah! le jardin!.. Il y tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas! que je suis émue!.. J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien! le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle ne l'est... ainsi! Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?.. Mon Dieu!.. il parle haut... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété; on entend la voix de M. de Lussac qui gronde : — Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous!) Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!.. Il redescend... Voyons... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur... Monsieur! qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît? (Fernand reparait, tenant son bougeoir d'une main et une clef de l'autre.)

SCÈNE VI.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela! (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur! (Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main et riant.)

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon.

En êtes-vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clef. (Il souffle dans sa clef.)

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND, soufflant dans sa clef.

Un serrurier... à trois heures de la nuit... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?.. Non... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'allumer du feu .. Je suis très-contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et reprend.) Si nous

étions... des époux comme d'autres... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?.. Voulez-vous répéter?..

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?.. Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, Madame, tant pis pour le monde, car cela fait des sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non, moi; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui? Pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé?.. Mais auparavant, permettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie... plus près.

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi?

CLOTILDE. Elle monte sur un tabouret et se penche vers son mari.

J'avais bien vu... vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible!

CLOTILDE.

Mon Dieu! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND. Il joue avec une chaise sur laquelle il s'appuie.

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Pas à moi. Poursuivez.

FERNAND.

Eh bien! tout à coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, Madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités... que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Épouser un mondain de votre

acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime? et nous commençons toutes par là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-façon... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, Madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Ah! laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agréments de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou

vous faire pressentir insolemment celles du lendemain... son silence respire l'ennui... sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie... et si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité... puisqu'on est voué aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, sérieux.

Madame... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non... non; je m'étais bien promis, au contraire, de vous l'apprendre un jour... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc... sur cette base si frêle... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, —

on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré; qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde!...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc!... je l'attendais comme un ami; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis!

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien! Clotilde....

CLOTILDE. Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.

Ah! ah! ah! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac!

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE..

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah! ah! Monsieur... à votre âge!

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirig vers la porte.)

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment! cette plaisanterie de porte dure encore?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable?... Bah! du sable!... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. Il tient la porte pour sortir.

Eh! non, Madame, ce n'est pas moi!... De quoi m'allez-vous soupçonner!

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi!

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu...

j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous le disiez, mais en politique.

FERNAND, avec hésitation.

Je vous jurerais que non... si je ne craignais encore quelque mauvais réveil, quelque terrible éclat de rire!...

CLOTILDE.

Malheureux! vous voyez bien que je ne ris pas... puisque je pleure!... (Il l'embrasse.)

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.